NAVIRES EN CIMENT ARMES

Leurs constructions d'après les plans d'un ingénieur de notre génie maritime

Depuis quelque temps on a beaucoup parlé de navires en ciment armé dont on prétendait avoir trouvé la formule et qui devaient en révolutionnant l'industrie solutionner pratiquement la crise de nos transports.

A la vérité les bateaux construits d'après les plans d'un ingénieur de notre génie maritime n'étaient que des chalands de haute mer susceptibles de faire de courtes traversées mais avec l'aide d'un remorqueur.

La rapidité de construction de ces chalands, leur prix réduit et la facilité de leur mise en chantier était, certes, un dapuvant précieux qu'il ne faudra en aucun cas dédaigner.

Mais ce n'était pas suffisant pour constituer ni aujourd'hui, ni surtout après la guerre, une solution même partielle à la crise de nos transports.

Il faisait donc trouver le moyen de construire le bateau auto-moteur, le véritable cargo en ciment armé.

Il semble, d'après le résultat des essais faits récemment dans le canal de Vaci, près de Rennes que la réalisation de cette idée est enfin accomplie.

L'inventeur est le premier de nos spécialistes du ciment armé. Son premier souci a été de trouver une composition de ciment nouvelle capable de résister aux efforts demandés à la coque d'un navire, tant par la mer que par ses propulseurs.

Le ciment, pour obtenir la cohésion nécessaire, sera armé de bois préférence au fer. La forme du bâtiment est nouvelle. La carène est plate et les murs perpendiculaires au fond.

L'avant et l'arrière sont deux ouvrages identiques, munies toutes deux d'hélices nautiques à grand rendement qu'actionnent des moteurs placés à l'avant et à l'arrière du navire.

De cette façon le bateau est toujours prêt à partir dans les deux sens ce qui, en rivière et dans certains ports constitue un avantage énorme.

Le cloisonnement est établi de telle sorte que le bateau est insensible à l'action de la torpille qui enfoncerait même une de ses parties tout entière, et le centre de gravité est placé assez bas pour assurer une insubmergibilité presque absolue.

Ajoutons enfin que l'aménagement des cales et, sur le pont, des appareils de lavage, permet un chargement d'une rapidité très grande.

Telle est la récente invention. Si la réalisation ne donne, comme les essais permettent de le croire, aucune déception, elle peut être un facteur heureux de la solution de la crise des transports.

La construction des bateaux en ciment est rapide, peu coûteuse, elle ne nécessite qu'un nombre très restreint de spécialistes et peut-être effectuée hors des chantiers navals, sur une plage, une anse, une baie quelconque.

Ces simples données en indiquent toute la valeur. Il ne nous reste plus qu'à espérer en attendant un prochain bon résultat.

Bureau de l'Etat Civil

Mme. Harry Warren Alexander, un garçon.

Mme. Joseph Bates, un garçon.

Mme. Albert J. Brewerton, une fille.

Mme. Viller Tunnilfy Bordeaux, un garçon.

Mme. Manor Chambers, une fille.

Mme. George Herman Carter, un garçon.

Mme. Rodenzio Casselli, un garçon.

Mme. Stephen Delmore, une fille.

Mme. Paul Joseph, un garçon.

Mme. Ferdinand John Kothmann, une fille.

Mme. Henry Montalbano, une fille.

Mme. Joseph Ferdinand Pedotti, un garçon.

Mme. William Charles Payne, une fille.

Mme. Victor Suane, un garçon.

Mme. Lucien Roussel, une fille.

Mme. Albert Vicknair, une fille.

Mme. Joseph Watson, une fille.

Mme. Everhardt Wemksen, un garçon.

Mme. John Zinsel, une fille.

Louis Olivier Duzac, Jr., and Mrs. Mamie Biasche.

Joseph Caldwell et Augustine Cosby.

Walter William et Verunie Hortaine.

H. Palmer, 11 ans, 611 Napoleon avenue.

Mme. Agnes V. Buckus, 70 ans, 1122 avenue Napoleon.

Auguste J. Torres, 1 mois, 600 Lesseps.

Henry L. West, Infirmerie aurore.

Jane Simon, 2 mois, 6224 Saint Franklin.

Theolina Moore, 15 jours, 639 Seguin.

MMargaret Neil, 105 ans, 821 Ibitira.

William Teel, 47 ans, 803 Bellesville.

Mme. Catherine Levering, 21 ans, Sioux City, Iowa.

Mme. Olivia McClain, 30 ans, Louisiana Retreat.

Arthur Cooper, 9 ans, Hôpital de Charité.

Ida Wilson, 4 ans, 2506 Delachaise.

Lizzie Carter, 80 ans, Hôpital de Charité.

Clarence Montana, 1 an, 1871 nord Roman.

Alexander Ens, 62 ans, Asile des Vieillards.

Mme. Veuve A. Laporte, 87 ans, 817 rue Burgundy.

Mme. Mary L. Lafino, 68 ans.

Edwina Sheehan, 2 ans, Hôpital de la Charité.

Edwin Sheelin, 12 ans, Hotel Dieu.

THINGS THAT NEVER HAPPEN

Copyright.

Le prince Lichnowsky et von Kuhlmann

Bâle. On sait que von Kuhlmann, l'homme au désormais célèbre "Jamais", en ce qui concerne l'Alsace Lorraine, aujourd'hui secrétaire des Affaires Etrangères était Conseiller d'ambassade d'Allemagne à Londres quand éclata la guerre; il était donc sous les ordres du prince Lichnowsky alors ambassadeur en Angleterre.

La succession du Docteur Robin

La succession du Dr. Robin, inventeur et propriétaire du Peptho-Fer qui porte son nom, est ouverte et on a constaté que les bénéfices nets se sont élevés, pour une seule année, malgré la guerre, à douze-cent-mille francs.

Il y a quatre héritiers dont l'un est une personnalité parisienne des plus sympathiques. M. Persil, percepteur à Neuilly, ancien chef de Cabinet de M. Millerand au Ministère de la Guerre.

Nos députés voyagent

Les "Coulisses" de Toulon mentionnent que M. Renaudel, député du Var, visite en ce moment sa circonscription pilote par une automobiliste.

Les débuts de Léon Bloy

Voici comment Léon Bloy lui-même racontait ses débuts dans la littérature:

"Je suis entré dans la vie littéraire à trente-huit ans après une jeunesse effroyable et à la suite d'une catastrophe indicible qui m'avait précipité d'une existence exclusivement contemplative. Je sens entré comme un fils disgracié entrerait dans un enfer de bone et de ténèbres magnifié par le chérubin d'une nécessité implacable. A la vue de mes hideux compagnons nouveaux, l'horreur m'est sortie par tous les pores. Comment se pourrait-il que mes tentatives littéraires eussent été autre chose que des sanglots ou des hurlements?"

AVIS COMMERCIAL

"Le Consul Général de France à la Nouvelle-Orléans informe les maisons et les représentants de commerce Américains, désirant de renseignements sur ces et désirant s'occuper de la vente de produits français, qu'ils peuvent s'adresser à son Consulat Général, pour entrer en relations avec l'office national du Commerce Extérieur à Paris. L'institution officielle, qui les mettra, SANS FRAIS, en rapports avec des fabricants français, leur offre avec soin les articles demandés."

PALES COULEURS
ANÉMIE FAIBLESSE, ÉNERVEMENT, MANQUE DE FORCES, PALES COULEURS, etc.
Guéries radicalement par les Globules concentrés de Véritable
FER BRAVAIS
Toutes Pharmacies et 130, r. Lafayette, Paris. Brochure gratis sur demande
ANÉMIE

LES COURSES COMMENCENT
à 2:15, au
JEFFERSON PARK
Shrewsbury, Lne.
Hommes, $2.00
Y compris taxe de guerre
LES MINEURS NE SONT PAS ADMIS
L'Illinois Central a réduit le prix de passage, aller et retour, à 30 cents
Les trais partent du Union Depot à 1 et 1:25 p. m.

(Commencé le 25 juillet.)

Chantereine

— Par —

Georges de LABRUYERE

Suite de la 2me page

—S'il se doutait!...

Tiens, il ne manquerait plus que ça, qu'il se permit d'avoir des idées! C'est moi qui commande, ici, petite Marie; et si jamais vous vous mariez, lâchez le peuple exemple sur vous, dans un ménage, c'est la femme qui doit gouverner, penser à tout, et diriger. L'homme est là pour ça."

Marie, en dépit de sa douleur et de la gravité des circonstances, ne put s'empêcher de sourire en entendant la profession de foi conjugale de la brave lingère.

Tout ce bout du dialogue s'était échangé dans une petite pièce, précédant l'atelier où une quinzaine d'ouvrières coupaient, bâtissaient et cousaient.

Après un silence, Chantereine reprit:

Vous n'avez reçu aucune visite aujourd'hui?

—Quelle visite?

—Quelqu'un que je vous ai envoyé?

Ah! oui, cette jolie dame, votre parente?

— Oui.

— Elle est ici.

— Ah!

— Vous voulez la voir?

—Je crois bien!

Alors, il faut entrer dans l'atelier où elle est avec les ouvrières.

— Comment cela?

— C'est ainsi. Ah! elle ne perd pas son temps, celle-là! Arrivée à six heures, à sept, elle avait quitté sa robe trop élégante, modifié sa coiffure qui la rendait trop jolie, et, ébauchée par moi, comme piqueuse, prenait place parmi ses compagnes nouvelles, qui ne se doutent de rien, mais crèvent de dépit à la vue d'une aussi jolie femme.

Pauvre comtesse! fit Chantereine.

—Ah! c'est une comtesse?

— Oui.

— Et comment s'appelle-t-elle, votre comtesse?

— Madame d'Onistal.

—Une ci-devant?

Serez-vous devenue républicaine?

Madame Landoire éclata de rire:

— Vous n'y pensez pas; mais je parle le langage du jour.

— Oh! bien sûr!

— Le fait est qu'on voit reparaître des tas de nobles qui acceptent, qui sollicitent même des places à la cour consulaire.

— Qui va bientôt se transformer en cour impériale.

— Ah! vous savez?

— Tout le monde le sait. Tout le monde connait les projets de l'usurpateur.

— L'usurpateur! fit madame Landoire; vous êtes sévère, ma chère; n'oubliez pas que mon mari est au service de celui que vous nommez ainsi.

Et l'excellente femme eut un sourire de reproche tendre à l'adresse de la jeune fille.

Mais celle-ci, avec une nuance d'exaltation, reprit:

— Comment donc nommer l'impie, le voleur de couronne, qui rêve de s'asseoir sur le trône de nos rois?

— Allons, allons, petite Nivôse, je ne puis vous laisser tenir de pareils propos dans ma maison. Pensez donc! la maison d'un fonctionnaire, d'un huissier du cabinet secret, d'un gardien du portefeuille! Je veux bien vous servir, mais, je veux ignorer vos projets, ceux des vôtres. Et puis, tenez, n'allons pas plus loin. Je ne veux savoir qu'une chose; vous êtes venue ici pour voir votre amie? Voyez-la. A elle, vous pourrez raconter tous vos songes creux. Voulez-vous que je l'appelle?

— Je vous en prie.

Madame Landoire entr'ouvrit une porte, avec la précaution que Chantereine ne fût pas aperçue, et elle appela:

— Mademoiselle Louise!

Me voici, madame, répondit une voix dont le timbre eut fait tressaillir le pauvre Saint-Victor, renfermé maintenant dans une étroite cellule.

— Venez, mademoiselle, reprit madame Landoire.

La comtesse apparut.

Ainsi que l'avait annoncé la lingère, elle avait, des pieds à la tête, subi une transformation complète.

Une petite robe noire, toute simple, enserrait sa taille souple et ses hanches ondulantes. Les pieds mignons étaient chaussés d'escarpins grossiers qui ne parvenaient pas à en dissimuler l'élégance. Ses beaux cheveux blonds, d'ordinaire relevés à la grecque, en chignon, tombaient sur son cou, sans apprêt et sans frisure, dérobant sous les plis d'un bonnet de linge leurs bandes soyeuses.

Et, pourtant, en dépit de ce travestissement, de cette tentative volontaire et convaincue d'enlaidissement, elle restait la jolie femme, l'élégante grande dame, l'amoureuse incomparable du beau Saint-Victor.

— Vous enfin, Chantereine! fit-elle en allant à la jeune fille.

— Oui, madame.

— Eh bien, quelles nouvelles

Discrètement, madame Landoire s'était glissée par l'entrebaillement de la porte et avait disparu dans l'atelier.

— J'ai vu Georges.

— Vous êtes arrivée à temps!

— Oui, mais le danger était imaginaire; du moins pour ce matin.

— Comment cela?

— Ce n'était pas à lui que la police en avait.

Alors, il est sain et sauf, et libre, par conséquent?

— Oui, madame.

— Vous lui avez appris les arrestations?

— Oui.

— Qu'a-t-il dit?

— Qu'il défendrait ses amis... ou qu'il les vengerait!

Restées seules, Hélène et Chantereine prirent place côte à côte sur un canapé.

La comtesse, alors, que la vie de la jeune fille avait rendue toute à son devoir, et que nulle contrainte, maintenant, n'obligeait à un calme menteur, laissa libre cours à ses larmes.

La tête sur l'épaule de la petite Nivôse, haletante, elle sanglota, le cœur enfin ouvert, criant sa peine, laissant saigner la plaie désormais éternelle.

— Oh! comme vous souffrez, ma biche! fit Chantereine en la baisant dans les cheveux.

—Oui, oui, je souffre!

— Nous souffrons tous, madame, par ces temps de misère. Nous souffrons dans nos âmes et dans nos cœurs, de l'absence de ceux que nous aimons, des périls qu'ils courent; et nous souffrons aussi des malheurs de tous, de l'abaissement des bons, du triomphe des mauvais!

— Il y a d'autres souffrances, Chantereine, que vous ne pouvez connaître.

La fille de Caron leva sur madame d'Onistal son pur regard, étonné.

— De quelles souffrances voulez-vous parler, madame? demanda-t-elle, surprise. Ne les éprouvé-je pas toutes; séparée de mon père, prisonnier, dont la vie est menacée, peut-être; privée depuis un petit enfance d'une mère dont l'image douce et tendre traverse mes rêves comme une vision de l'au-delà.

— Oui, vous avez été durement frappée par la vie, mais il est des maux que vous ignorez.

Lesquels?

— Ceux qui naissent d'un sentiment qui donne toutes les joies mais aussi toutes les douleurs.

—Quel sentiment?

— L'amour.

— L'amour!

Chantereine avait laissé ce mot comme un cri, comme la protestation véhémente de son cœur si rempli, si conquis par ce même sentiment dont jamais l'expression n'avait franchi ses lèvres.

Puis, tout à coup, frappée elle-même de ce qu'elle venait de dire, inconsciemment, elle baissa les yeux, et son visage se couvrit de pourpre.

La comtesse, un moment, oublia la douleur, et la considéra avec surprise.

Mais un souvenir, tout à coup, traversa son esprit.

Elle avait entendu parler déjà par Saint-Victor, par Rozas, par d'autres encore du parti, de cet enthousiasme juvénile, de cette ardeur de dévouement, de ce culte presque religieux voué par l'humble fille du parfumeur à l'humble fils du métayer breton, devenu le glorieux héros des guerres royalistes.

Elle voulut, par curiosité de femme, par intérêt affectueux, aussi, lenter de lire dans cette âme si neuve, si blanche, et pourtant si tragique.

— Aimeriez-vous, petite Marie? demanda-t-elle à l'enfant, en l'enveloppant de ses bras et en l'attirant vers elle.

La jeune fille cacha sa figure rougissante sur la poitrine de la comtesse, et ce fut d'une voix à peine perceptible qu'elle répondit:

— J'ignore si j'aime, madame, mais ce que je sais bien, c'est que je voudrais mourir pour lui!

— Lui!... qui? fit la comtesse, souriant à travers ses larmes, et voulant forcer l'aveu à se compléter.

— Georges! murmura Marie.

Et sa voix vibra, caressante comme un soupir.

La comtesse allait répliquer, amener Chantereine à se livrer tout entière, lorsqu'un bruit soudain les fit toutes deux tressaillir.

C'était, dans la pièce d'entrée, un murmure confus de voix.

Puis, la porte s'ouvrit, et deux hommes entrèrent.

— M. Landoire! s'écria Marie Caron.

La comtesse se leva, dissimulant à la hâte son trouble et ses larmes.

— Ah! c'est vous, Marie? fit l'huissier du portefeuille à la jeune fille.

— Oui, monsieur Landoire.

Et quelle est cette belle personne qui vous tenait compagnie?

L'arrivée de madame Landoire évita à Chantereine le souci de répondre.

— Une nouvelle ouvrière, mon ami, que je te présente.

Puis, plus bas:

— Je t'expliquerai, plus tard, la présence de cette femme ici.

Puis, avisant le compagnon de l'huissier au Premier Consul:

— Bonsoir, monsieur Buffet, quel bon vent vous amène?

Chantereine et la comtesse étouffèrent un cri.

L'homme était sorti de la pénombre et elles venaient de reconnaître, avec stupeur, l'agent de police qu'elles avaient aperçu, une première fois, conduisant les agents qui entraînaient le malheureux nègre Octave; puis, qu'elles avaient vu, quelques minutes plus tard, grimpé sur le siège, à côté du cocher de corbillard qui les avait amenées au Palais-Royal, et que l'officier de paix Canolle avait réquisitionné.

— Bonsoir, madame Landoire, répondit le jeune et délurré sous-ordre de Dubois. Le bon vent qui m'amène, c'est le désir de vous voir et de souper avec vous, puisque Landoire a songé à me donner ce plaisir.

En même temps, il jetait sur les deux jeunes femmes blotties dans le angle de la pièce ce regard professionnel qui, chez certains policiers, les fait toujours en fonctions.

Il dévisagea ainsi Chantereine et la comtesse; mais rien, dans sa physionomie, n'indiqua que leur vue eût produit une impression quelconque sur son esprit.

Cependant, madame Landoire, qui avait suivi ce regard, fronça le sourcil et se hâta de rompre les chiens.

— Landoire a bien fait, monsieur Buffet; vous savez avec quel plaisir je vous vois toujours! Mais passez donc par ici.

Et, d'un geste, elle montrait au jeune agent une porte donnant sur la salle à manger.

Buffet s'inclina, obéit, et disparut.

Derrière lui, suivit Landoire; puis sa femme, en passant, jeta aux deux amies un coup d'œil qui voulait dire:

(A continuer)

PROPOSITIONS DE PAIX PAR TEUTONS

DECONCERTENT LA RUSSIE. LES ALLEMANDS VEULENT S'ACCAPARER DE TOUT LE GATEAU.

Le correspondant du "Times," de Pétrograd, prétend avoir obtenu d'une source certaine que dans l'interview qui a eu lieu entre les représentants de la Russie et ceux de l'Allemagne, à Brest-Litovsk, à l'égard de l'armistice sur le front de l'est, les Allemands auraient déclaré que dans les négotiations proprement de paix, ils exigeraient en partie ce qui suit:

1—Le contrôle par l'Allemagne pendant quinze ans du marché des blés de la Russie.

2—Toutes marchandises allemandes seraient admises dans le territoire de la Russie, libre aux droits de douane.

3—Que les territoires conquis par l'Allemagne ne seraient pas libérés.

Le correspondant ajoute que les adhérents de Bolsheviki sont désappointés de l'attitude de l'Allemagne et de ses propositions. On croit que la Russie est déterminée à conclure un armistice, à n'importe quel prix, si le dernier appel fait aux alliés par ses commissaires est rejeté.